

L'Institut de Sociologie de Lille et les écoles de la sociologie

Par **Bernard CONVERT**

Directeur de recherche CNRS (Sociologie), Clersé*

Récemment sont disparus trois sociologues « historiques » de l'Institut de Sociologie de Lille : Michel Simon, Claude Dubar et Jean-René Tréanton. Ils incarnaient des manières différentes de pratiquer leur discipline. En guise d'hommage, nous proposons de faire un rapide panorama des principales écoles de la sociologie, et de situer nos trois regrettés collègues dans ce panorama¹.

La sociologie n'est pas une discipline unifiée autour d'un paradigme commun. Il existe plusieurs écoles que l'on peut regrouper en trois grandes classes selon qu'elles accordent la priorité à l'ensemble social (holisme), à l'individu (individualisme) ou à la relation sociale (relationnalisme).

Les écoles « holistiques »

Pour le holisme méthodologique (du grec *holos*, tout, entier), ce qui est premier, c'est le tout, la société ; la société « précède » et « domine » l'individu, et l'individu est un « produit » de la société.

La sociologie est née holistique², avec le concept de « fait social ». Aux yeux de Durkheim, le fondateur de la sociologie académique en France, ce qui justifiait l'existence d'une science nouvelle, la sociologie, c'est qu'il existait des faits qu'aucune autre science ne pouvait expliquer, et notamment pas la psychologie. Prenons une action *a priori* aussi personnelle que celle qui consiste à mettre fin à ses jours... Elle ne paraît relever que du mystère du destin personnel. Or, quand on l'observe à distance statistique, elle apparaît comme un « fait social » : le taux de suicide d'un pays ou d'une région est aussi stable et régulier qu'un taux d'ensoleillement... Pourquoi cette régularité, alors qu'il ne semble y avoir que des destins singuliers ? Ces faits sociaux, ces régularités dans les comportements humains justifiaient, aux yeux de Durkheim, l'existence d'une science nouvelle... Pour les sociologues des écoles « holistiques », l'essentiel du travail consiste à mettre en relation la variable « à expliquer » (e.g. le taux de suicide) avec des « variables explicatives » (e.g. le milieu social, le statut matrimonial, la religion...) et à essayer de trouver des explications à ces relations. Michel Simon incarnait particulièrement bien

ce courant. Le fait social dont il a cherché, dans toute son œuvre, à donner une explication était le comportement électoral : qu'est ce qui fait que l'on vote à droite, à gauche ? Le montant du patrimoine a-t-il une influence sur le vote ? La profession ? La pratique religieuse, etc. ?

Depuis Durkheim, le holisme a connu plusieurs avatars, notamment dans les années 1960-70, un fonctionnalisme critique d'inspiration marxiste, bien représenté à l'époque par un autre enseignant de Lille, Christian Baudelot... Pour ce courant, les institutions sociales remplissent à la fois des fonctions patentes, affichées, et des fonctions latentes, cachées, qu'il revient au sociologue de dévoiler. L'École aurait, dans cette perspective, pour fonction patente la transmission des savoirs, mais pour fonction latente la reproduction des inégalités sociales : statistiquement, sélectionner les élèves par leur mérite scolaire revient à les sélectionner selon leur origine sociale. Au privilège de naissance, devenu illégitime, s'est substitué le mérite scolaire, ce qui, statistiquement, montre le sociologue, revient au même. Mais statistiquement seulement : le fils aîné du marquis n'est plus assuré d'être marquis, et il y a quelques enfants de roturier qui parviennent à l'élite.

L'école de sociologie contemporaine qui incarne de la façon la plus achevée le holisme méthodologique est sans doute celle de Pierre Bourdieu qui, lui aussi, a enseigné la sociologie à Lille. Même si Bourdieu pensait avoir dépassé l'opposition individu/société qu'il jugeait avoir été un redoutable obstacle épistémologique pour la discipline, sa sociologie reste d'inspiration holistique. Elle met en relation deux formes de social : le social fait corps, le social incarné qu'il appelle *habitus*, et le social objectivé ou institué, dans les choses, dans les institutions, ou dans ces systèmes de relations qu'il appelle les champs...

L'individualisme méthodologique

À l'opposé du holisme méthodologique, l'individualisme méthodologique fait de l'individu la « réalité première » et de la société une « réalité seconde », production des individus.

* UMR 8019 CNRS/Université Lille – sciences et technologies

¹ Je remercie David Descamps, Agathe Foudi et Bernard Maitte pour leurs suggestions.

² Il faudrait nuancer cette phrase car, même si l'idée et le mot sont français d'origine, on peut attribuer plusieurs foyers de naissance à la sociologie. Nous parlons ici de la sociologie telle qu'elle a commencé à s'imposer en France comme discipline académique.

C'est ce courant qui avait les faveurs de Jean-René Tréanton. Dans sa version moderne la plus courante, l'individualisme méthodologique s'incarne dans l'école dite « du choix rationnel ». Très peu représentée en France, elle est l'école dominante dans de très nombreuses universités étrangères. Elle peut être considérée comme une extension des modèles micro-économiques et consiste à expliquer l'ensemble du monde social par les intérêts individuels. Prenons l'exemple des normes de comportement (e.g. les normes vestimentaires) ou des règles (e.g. l'interdiction de fumer). Pour le holisme méthodologique, les normes sont des faits sociaux : elles sont le produit de l'histoire et contraignent l'action des individus, sans d'ailleurs qu'ils en ressentent la contrainte le plus souvent, l'ayant intériorisée. Pour l'individualisme méthodologique, au contraire, les normes sont un produit de l'intérêt individuel. Mais leur existence semble *a priori* un paradoxe : pourquoi un acteur individuel, ne poursuivant que son intérêt propre, pourrait-il avoir intérêt à aliéner son action en se soumettant à des règles collectives ? Pour la théorie du choix rationnel, une des raisons pour lesquelles les individus établissent des normes, c'est que, parfois, la poursuite par chaque acteur de son intérêt propre aboutit à une « désutilité pour tous », à une situation où tout le monde est perdant. Dans ces cas, les acteurs ont intérêt à se libérer de leur liberté initiale en construisant une règle assortie de sanctions (e.g. il est interdit de fumer sous peine de...), ou bien une norme, c'est-à-dire une règle implicite assortie de sanctions elles-mêmes implicites. Une fois la règle ou la norme et leurs sanctions créées, elles affectent le système de contraintes et de ressources : le comportement de l'individu, qui vise toujours à maximiser ses rétributions, devra désormais tenir compte des sanctions positives ou négatives associées au respect ou au non-respect de la règle. Mais il n'y a pas, dans ce schéma comme dans les théories holistiques, l'idée d'une intériorisation de la règle sous forme de dispositions : pour la théorie de l'action rationnelle, on n'obéit à une règle que tant que son intérêt à y obéir est supérieur à son intérêt à ne pas y obéir.

La relation au cœur du social

Le relationnalisme méthodologique met au cœur de l'explication sociologique la relation entre les acteurs. La sociologie de Claude Dubar était un compromis entre holisme et relationnalisme. Étudiant, par exemple, l'effet des expériences de formation sur les parcours professionnels, Dubar

montrait que, si la trajectoire professionnelle d'un individu était encadrée par des déterminismes sociaux lourds, celui-ci disposait d'une certaine latitude pour interpréter les expériences dont il était l'objet, pour négocier avec lui-même et avec autrui. Ces derniers thèmes sont typiques de l'école de l'interactionnisme symbolique. L'interactionnisme symbolique s'intéresse en effet à la façon dont l'individu, en interaction avec d'autres, négocie la définition de la situation d'interaction (qu'il s'agisse de piétons sur un trottoir, d'inconnus dans un ascenseur, de collègues en réunion, d'un cours en amphî, d'ouvriers travaillant sur une chaîne...) et les rôles qu'il va être amené à y jouer... L'individu, au terme d'une négociation souvent tacite avec ses interactants, endosse ainsi un rôle. Mais ce rôle n'est pas un code rigide de comportements. Il se prête à l'interprétation et peut être joué avec plus ou moins de brio, plus ou moins de distance, selon que l'interaction a plus ou moins bien été définie, selon que celui qui joue a ou non l'expérience du rôle, etc. Même dans les interactions où le rôle est imposé à l'individu, à son corps défendant, par une institution (e.g. le rôle de « délinquant » ou celui de « malade mental »), celui-ci continue de pouvoir « interpréter » ce rôle, notamment pour en tirer des bénéfices personnels, comme l'a bien montré, par exemple, Erving Goffman à propos des « malades mentaux » enfermés dans des « asiles ».

Parmi les écoles bien représentées à l'Institut de Sociologie de Lille et faisant de la relation un concept majeur, on peut citer également la « sociologie des réseaux ». École relativement récente (une cinquantaine d'années), son principe central est que la cause de ce que les gens croient, pensent ou font réside dans les modes de relations qui existent entre eux et non pas dans leurs attributs sociaux : l'âge, le sexe, le diplôme, etc. En conséquence, l'explication des comportements nécessite une analyse de la façon dont les acteurs sont reliés les uns aux autres (forme, degré d'ouverture, degré de cohésion, densité du réseau, etc.) et de la position qu'ils occupent dans ce réseau de relations (l'individu étudié est-il central, marginal, occupe-t-il une position supérieure, subalterne, assure-t-il un pont entre deux « cliques », occupe-t-il un « trou structural », etc. ?). L'Institut de Sociologie de Lille, avec Michel Forsé, Emmanuel Lazega et Alexis Ferrand, a vu passer les meilleurs spécialistes de cette école en France...

Que conclure de cette diversité des approches en sociologie ? Les sciences de la nature ont connu elles aussi une telle diversité. Par exemple, la physique du XIX^{ème} siècle reposait sur des approches épistémologiques et des fondements philosophiques très différents selon les traditions nationales (positivisme français, empirisme anglais, *Naturphilosophie* allemande). Mais les physiciens de ces différentes traditions pouvaient néanmoins s'entendre sur les résultats obtenus par les uns et les autres pourvu qu'ils fussent reproductibles. À terme, on a ainsi abouti à une unification du paradigme et à un âge d'or de la physique européenne. Ce n'est pas le cas de la sociologie qui, comme l'histoire, est une science du non-reproductible. Les propositions obtenues y sont toujours indexées à une réalité située dans l'espace et le temps historiques. Chacun des paradigmes ici décrit est plus adapté à la description et à l'explication de certaines classes de phénomènes, même si certains apparaissent plus puissamment explicatifs que d'autres. Cette diversité fait écho à celle du réel socio-historique.

Contrairement à certains départements de sociologie, qui sont unicolores, l'Institut de Sociologie de Lille a vu et voit encore coexister en son sein différentes écoles. Simon, Dubar et Tréanton en étaient, avec beaucoup d'autres, les témoins. C'est ce qui fait sa force. Comme l'avait dit Raymonde Moulin, un grand nom de la sociologie de l'art, lors de son passage à Lille : « les meilleurs sociologues y sont passés et/ou restés ». Gageons que les nouvelles générations seront à la hauteur de leurs aînés. ■